

[Quando statue...]; [Torrido che ti gloriavi...]; [Chiarore, preludio...]; [D'una mosca...]; [Gialle rose...]

Pietro Tripodo et Francis Catalano

Volume 36, numéro 3 (213), juin 1994

Des poètes d'Italie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32175ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tripodo, P. & Catalano, F. (1994). [Quando statue...]; [Torrido che ti gloriavi...]; [Chiarore, preludio...]; [D'una mosca...]; [Gialle rose...]. *Liberté*, 36(3), 71–81.

PIETRO TRIPODO

Né en 1948, à Rome, où il vit et travaille. Traducteur, il a publié dans *Dismisura* (1982) une traduction latine du « Cimetière marin » de Valéry et, dans *Prato pagano* (1987), une traduction italienne de *Rusticus* d'Ange Politien, accompagnée d'un bref commentaire. Il est aussi l'éditeur, le traducteur et le préfacier d'un choix d'œuvres de Georg Trakl, *Liriche scelte* (Rome, Salerno, 1991) et il a fait paraître un livre de poésie, *Altre Visioni* (Rome, Rotundo, 1991), où ses propres poèmes voisinent des adaptations italiennes de poésies grecques, latines et anglaises (Mimnerme de Colophon, Ibycos, Horace, Shakespeare, etc.). Plusieurs de ses textes ont paru en revue, notamment dans *Poesia* et *Nuovi argomenti*.

Quando statue ritraggono donne affrante, pietà di
bacche, frutici, e un pianto esiste infecondo ; sopra,
nuvole incedono, antica città, candida, antica freschezza
e brividi. Vita ad altra vita succede, stagioni vanno a
fondo ; alia su quanto si ama uno spengersi, e cose
sbiadiscono ; rondine, angustia del suo ritorno.

Quand les statues représentent des femmes affligées, une pitié d'arbustes, de baies, et qu'il y a un pleur stérile ; là-haut, les nuages processionnant, la ville antique, en sa blancheur, l'antique fraîcheur et les frissons. Une vie à l'autre vie succède, les saisons sombrent ; volète sur ce qu'on aime quelque chose d'éteint, et tout se décolore ; l'hirondelle, l'angoisse du retour.

Torrido che ti gloriavi ; quali anni, dove i cari, quanta vita da sperare o da ricordare. Età dell'oro, cuccioli che alla battaglia pestano diamanti e morte, era, e si chiuse. L'oblio dura delle inferie, e attendo i campi esausti della canicola, e Amore, l'antico figlio di giovinezza.

La canicule qui t'exaltait ; quelles années, où les proches, combien de vies à espérer, à se ressouvenir. L'âge de l'or, les chiots sur la grève broyant diamants et mort, fut, et se ferma. L'oubli des libations perdure, et je garde les champs harassés de la sécheresse, et Amour, l'antique fils de la jeunesse.

Chiarore, preludio a nuvole ; anni che sono andati, poi quelli che verranno ; il grido del cielo sosterrà improvvido. E acqua s'addensa nel bianco, un punto ma espanso, quasi a ogni cosa, gheppi nel loro volo, fosse giusto affrettarsi ; così a primavera estati succedono, finché non s'affacciano consunte ; forse un congedo ai cari, ai corpi che lasceremo soli. Una pietà che non è in noi ce li nasconde, li serba al nostro ripensare. Oltraggio di colombari li toglie, e la loro città è quieta.

Lueur, prélude aux nuages ; années qui sont parties, puis celles qui viendront ; le cri irréfléchi du ciel fera une halte. Et l'eau s'amasse dans le blanc, un point mais étendu, recouvrant presque tout, les éperviers dans leur vol, si on pouvait se hâter, au moins ; ainsi aux printemps les étés succèdent, jusqu'à ce que, consumés, ils ne reviennent plus ; congé, sans doute, aux êtres chers, aux corps que nous laisserons seuls. Une pitié qui n'est pas en nous nous les dissimule, les maintient dans notre souvenir. L'outrage des columbariums les supprime, et leur ville est paisible.

D'una mosca giace, spoglia esecrata, ma di tanti anni,
la madre, su un bianco muro ; da velari traspaiono
rose, d'una ruggine annua. Sui sentieri una centàurea,
un'incauta nube, pel rovaio ; nenùfaro protervo, beltà
veleggia sulla faccia delle gerbie, nella nerezza, dai limoni,
nel recinto fra i canali. E angustia, tronfio evo d'erme ;
il frassino che l'oro abbandona, le sue pietre e perle.

D'une mouche qui gît là, dépouille abhorrée, et depuis tant d'années, la mère, contre un mur blanc ; dans les toiles transparaissent des roses, d'une rouille annuelle. Sur les sentiers, la centaurée, un nuage étourdi, devers la bise ; le nénuphar insolent, beauté qui vogue à la surface des bassins, dans le noir des citronniers, dans l'enclos, entre les canaux. Et l'angoisse, l'époque des stèles, bouffie d'orgueil ; le frêne que l'or abandonne, ses pierres, ses perles.

Gialle rose che s'erano donate ; come all'incedere dei cumuli così all'albore nei più fermi cieli ; cadenza di legioni in piano verso il vallone dell'estate.

Jaunes les roses qui s'étaient données ; au cortège des cumulus comme aux premières lueurs de l'aube dans les plus immuables ciels ; doucement le pas des soldats vers le grand val de l'été.

*Traduit de l'italien par Gilles Cyr
avec l'aide de Francis Catalano*